

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Par étapes

Joanie Lemieux



Numéro 139, automne 2019

Chats : on les adule, on les exècre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91482ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

#### Éditeur(s)

Jacques Richer

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

#### Citer cet article

Lemieux, J. (2019). Par étapes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (139), 9–14.

# Par étapes

Joanie Lemieux

DANS LA CUISINE jaune vif qui ne sera bientôt plus la sienne, Annie s'affaire, répétant toutes les trois phrases qu'elle n'en revient pas de sa chance. *C'est tellement excitant!* dit-elle à sa sœur en sortant un paquet de biscuits, en versant de l'eau dans le réservoir de la cafetière. Dans quelques jours, ce nouvel emploi; dans quelques jours, la Finlande. *Te rends-tu compte, Meredith?* — elle ne peut s'empêcher de le répéter — *Te rends-tu compte, une pareille chance!* Mais Meredith se rend parfaitement compte. *Tu le mérites*, la félicite-t-elle encore une fois, sans pouvoir s'empêcher de remarquer combien, dans l'appartement presque vide, l'absence de meubles jette un écho singulier à la suite de chacun de leurs mots.

Meredith n'a pas eu besoin de faire le tour des pièces pour savoir, en entrant, que tout était déjà parti. Tout de la lumière, de l'odeur de poussière libre, du son plus creux des espaces le disait déjà. Sa sœur n'a gardé, dans la cuisine, qu'une table et deux chaises que les prochains locataires lui ont rachetées, la cafetière qui crachote, quelques conserves alignées sur le comptoir, un peu de vaisselle.

— Quand je pense que t'as tout donné. T'avais pas envie d'entreposer tes meubles dans un rangement, quelque chose?

— Pour quoi faire? Je ne les avais pas achetés neufs; j'y tenais pas. Comme ça, au moins, ils font d'autres heureux.

— Mais si tu reviens?

Annie secoue la tête.

— C'est une fausse question. Je peux pas m'en aller en pensant au retour. Ça serait partir à moitié.

Elle s'interrompt un instant, verse dans les deux tasses le café fumant, sort des cuillers.

— J'ai plus de frigo, mais j'ai du lait en poudre, si tu veux.

— Juste du sucre, ça va aller.

Elle hoche la tête, reprend la conversation. Quand elle va revenir, dit-elle, si même elle revient, elle se réinstallera en neuf, elle voudra recommencer, pas vrai ? et il restera toujours Bidule, si jamais, pour calmer l'ennui. N'est-ce pas que les chats savent mieux que les meubles nous rappeler à nos vies ?

— Je suppose, oui. Raison de plus pour que je prenne bien soin d'elle.

— Voilà. Merci encore de la prendre chez toi. Vous allez bien vous entendre, tu vas voir. Ça va te faire de la vie dans l'appartement. Faut juste éviter de laisser des plantes à hauteur de chat, sinon elle mange tout, c'est une vraie folie.

— Inquiète-toi pas, elles sont déjà suspendues. Ses croquettes sont achetées, son coussin l'attend à côté de la fenêtre. Elle va être la reine de la place.

Annie dépose les tasses fumantes sur la table, se rend jusqu'au placard, près de l'entrée, fouille dans les poches de son blouson.

— Ouvrirais-tu la fenêtre un peu, s'il te plaît ? Je sais qu'il commence à faire froid, mais Bidule aime pas ça quand je fume à l'intérieur. D'habitude, elle se trouve une cachette en dessous du lit, quelque part, mais là...

Elle s'y reprend à deux fois pour actionner le briquet, tire une première bouffée de sa cigarette, revient s'asseoir, souffle le gros de la fumée par la moustiquaire. Le chat, qui dormait près de la porte d'entrée, s'étire et trotte jusqu'à la salle de bains, au bout du couloir.

*Faut que t'arrêtes cette cochonnerie-là, pense Meredith en regardant sa sœur. Mais elle ne dit rien. Elle l'a déjà dit mille fois, et toujours Annie répond que c'est son corps à elle, qu'elle en fait ce qu'elle veut, qu'elle n'a pas peur de la mort. Personne a peur de la mort, à vingt-quatre ans, pense-t-elle. Elle chasse l'idée, se convainc, comme chaque fois, que ça n'est pas de ses affaires. Une cigarette de plus ou de moins, ça ne changera pas grand-chose, pourquoi jouer aux rabat-joie, sa petite sœur ne vit-elle pas un moment angoissant ? D'abord, elle doit déménager, s'adapter. Nouveau pays,*

nouveau travail. Avec de la chance, elle perdra ses mauvaises habitudes. Et puis, chaque chose en son temps, un défi à la fois. Ne pas parler tout de suite, ne pas gâcher son bonheur, ne pas.

— Ça va être de la transporter, le pire. Elle aime moins les voyages que moi. Pour le reste, elle va s'habituer vite. Elle est encore jeune, après tout.

— Oui, mais les chats vieillissent pas au même rythme que les humains. Surtout quand ils sont petits, ils grandissent beaucoup plus vite. À six mois, ils ont l'équivalent d'une douzaine d'années. Après, ça ralentit, mais quand même. Bidule a déjà quelque chose comme dix-neuf ou vingt ans.

— Même à dix-neuf ans, on s'adapte vite. Tu t'inquiètes pour rien, comme d'habitude. Fais confiance à la vie, rien qu'un peu.

Elle se cale dans son siège pour mieux s'adosser, prend une longue gorgée de café en fermant les yeux, sans un mot. Elle aime le silence quand elle fume. Ses mouvements sont machinaux, Meredith les connaît par cœur. Elle l'a vue les enchaîner des dizaines de fois par le passé, toujours dans le même ordre. Mais, aujourd'hui, elle a l'impression de les voir pour la première fois. De les voir pour la première fois *comme ça*.

Elle tire une autre bouffée de sa cigarette, continue d'aspirer pour amener l'air plus profondément en elle, sourit avant de se tourner pour relâcher la fumée par la fenêtre, replace de sa main libre une mèche de cheveux. L'ensemble de la gestuelle pourrait passer, à d'autres yeux ou dans un autre temps, pour un long mouvement continu et fluide, mais Meredith soudain le voit comme découpé, neuf. Elle sait qu'ils passent, mais ne sent plus se lier l'un à l'autre les instants. Elle ne sait plus lire l'écoulement régulier de la vie. Elle voit plutôt le temps de sa sœur s'égrener, se hachurer. Annie pose le bras sur le bord de la table. Un mince filet de fumée s'échappe de sa cigarette bientôt entièrement consommée; elle pousse un soupir, roule les épaules pour replacer un muscle, d'abord la gauche, avec une grimace d'enfant

fatiguée qui plisse son front, puis la droite, presque en même temps, presque, vraiment, et pourtant pas tout à fait en même temps. Meredith la voit à travers un prisme, reçoit sa lumière décomposée, une bobine de film qui ralentit encore et encore, image par image. Chaque micropulsation dans le corps de sa sœur déplie successivement sa raison d'être, se réduit à sa plus simple expression pour être mieux perçue, pour que la mémoire l'enregistre, l'ensemble du mouvement se découpant en minuscules îlots de sens, en séquences dont on croirait à tort — mais cela, même Meredith l'ignore — qu'elles sont elles-mêmes indivisibles.

Sans savoir que ses rouages s'exposent malgré elle, Annie colle ses omoplates contre le dossier de la chaise, renverse la tête vers la droite, étire le cou, dans une inspiration profonde qui s'achève en bâillement. Elle soupire, écrase sa cigarette.

Soudain, elle paraît vieille.

Le reste de la cuisine, au même moment, prend cinquante ans d'un coup : l'air froid se faufile par les contours de la fenêtre, la peinture sur les armoires pèle et tombe en gros flocons sur le couvre-plancher qui s'abîme à vue d'œil, la table est bancal, le fond de l'évier résonne au rythme régulier des gouttes qui s'échappent du robinet. Comment dire à sa sœur qu'il suffit de quelques secondes pour basculer, pour vider le temps de sa substance ?

*C'est sérieux*, a dit le médecin, la semaine dernière, en lui annonçant le diagnostic.

Meredith l'écoutait d'une oreille, tournait et retournait dans sa tête le mot qu'il avait dit. *Dégénérative*.

*Il n'y a pas à proprement parler de remède*, avait-il annoncé, *mais des traitements, au moins, qui permettront d'amoinrir de beaucoup les symptômes. Si vous répondez bien à la médication, il y aura de grandes périodes où vous aurez l'impression de ne pas être malade.*

Sauf qu'elle le sera, malade. Pour le reste de sa vie.

Quand Meredith a demandé quand elles se reverraient, il y a quelques semaines, Annie a promis de revenir au pays pour le Noël de l'an prochain. *C'est presque rien, un an et*

*demi*, qu'elle a dit. *Presque rien*, se répète-t-elle. Pas de quoi s'en faire, une toute petite année et demie, ça va passer vite.

Et si, justement, c'était précisément cela qu'il fallait craindre ? Que tout passe vite, trop vite ?

Si, en l'absence d'Annie, le temps perdait tout à coup toute mesure, pour se mettre à filer sans réserve, tous les jours se fondant l'un dans l'autre sans découpage ? Si, en retirant de son emploi du temps les visites à sa sœur, Meredith privait sa vie de toute sa ponctuation, de tout ce qui pouvait servir de lest face à l'inévitable traction vers l'avant, vers sa fin, vers leurs fins à elles toutes ?

Quand Annie reviendra, Bidule, en âge humain, aura presque trente ans.

Elle sera encore vive, mais elle aura sans doute perdu de son entrain de chaton. Rien ne garantit qu'elle jouera encore avec les décorations dans le sapin, les boîtes vides, les choux, le ruban. Sans doute paressera-t-elle pendant une partie des vacances, assise près de la porte-fenêtre, demandant à sortir, mais se ravisant dès le premier grain de neige sur son museau. Annie s'amusera de la nouvelle différence d'âge entre elles, de l'inversion des rôles. Désormais, la chatte qu'elle a accueillie bébé sera son aînée et, pour rigoler, Annie en fera toute une histoire, l'appellera « madame », lui dira « vous ». *Vos coussins sont confortables, madame Bidule ? Vous avez fait bonne chasse ?*

Meredith, elle, aura quel âge à ce moment-là ? Est-ce bien trente-deux ans ? Ou est-ce plutôt quarante, ou cent ? Elle a beau se concentrer, les chiffres s'effacent, échappent à sa saisie.

Annie ferme la fenêtre, se lève pour prendre la carafe de café, remplit les tasses. Rien ne paraît plus de sa vieillesse momentanée. Elle a retrouvé son visage de vingt-quatre ans, son sourire de vingt-quatre ans, comme si de rien n'était. Comment lui dire que sa sœur, elle, risque de bientôt perdre pour de bon l'architecture de son poul, de se mettre comme le chat à vieillir sans retenue ? Qu'elle aussi, sans le comprendre encore, se tient en équilibre au bord de sa faiblesse ?

— Veux-tu lui donner des bonbons ? propose Annie, en se levant pour attraper un sac de friandises pour chats. Avec ça, elle devrait pas te résister trop longtemps.

Meredith prend le sachet, le secoue. Bidule revient vers la cuisine à la course, vive et énergique, tente de saisir la croquette avec la patte. Annie, à côté, ouvre le paquet de biscuits, le pousse vers sa sœur en disant : *J'ai pris la sorte avec les pépites de couleurs, comme quand on était petites. J'ai pensé que t'aimerais ça.*

Meredith croque dans le biscuit sucré. Annie, elle, en prend déjà un deuxième.

Peut-être n'est-il pas nécessaire de parler de la mort tout de suite. Elles vieilliront bien assez vite, et la chatte et les sœurs. Mais, pour l'instant, elles ne sont pas encore vieilles. Il reste encore du temps, un temps frais et intact, pour apprendre à le devenir.